

Les Plumes du Chemin

Atelier d'écriture de Compostelle 2000

CONCOURS DE NOUVELLES

2020

**Recueil des douze textes retenus
par le jury**

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

2019... Atelier d'écriture « plumes du chemin »...

Et si on créait un concours de nouvelles pour vivre d'autres histoires, rencontrer des auteurs amateurs comme nous, de ceux qui aiment les mots, qui aiment raconter ! Alors un groupe de sept personnes s'est réuni et a mis au point un règlement, des dates, des contraintes, dans une atmosphère de curiosité, de désir de rencontres d'autres écritures.

Parce qu'écrire, c'est tenter de dire quelque chose qui n'existe pas encore, un entre-deux entre réel et imaginaire, poser des mots sur des images, des souvenirs. A l'atelier, on écrit seul et ensemble. On lit. On crée.

Le thème du concours: le chemin, une histoire sur le chemin.
Trois pages max.

Fin février 2020, clôture du concours.

Une centaine de textes nous sont parvenus, venus de partout, poétiques ou coquins, témoignages et récits. Quel plaisir, ces lectures si diverses !

Ravis nous étions. Nous nous sommes réunis, avons lu et relu, voté.

Nous avons retenu douze nouvelles à rassembler dans ce recueil, dont trois prix.

La date de proclamation des récompenses avançait et on se réjouissait déjà de la soirée du 15 mai...

Quand surgit le corona virus.

Confinés tous.

Mais heureusement restent les souvenirs, les projets,
l'écriture toujours... et la lecture ici proposée.

Danièle Tournié

PS : nous nous retrouverons.

JURY

Danièle Tournié

Antoine Bertrand

Véronique Clément

Chantal Cointepas

Michel Dherbomez

Agnès Fauverolle

Martine Souris

Membres et sympathisants de l'association Compostelle 2000

Avec la précieuse collaboration de François Robert, membre du conseil d'administration et vice-président de l'association, garant du respect du règlement du concours.

PALMARES

Premier Prix	<i>Là-bas si j'y suis</i> de Jean-Paul Rousseau	15
Deuxième Prix	<i>Un chemin invisible</i> de Philippe Grimaud	21
Troisième Prix	<i>Naufrage sur le Rio Minho</i> de Alain Humbert	25
Mention spéciale Poésie	<i>Sur les pas d'Antonietta</i> de Josiane « Josuah » Rey	31

Et par ordre alphabétique des noms d'auteur

	<i>Ce devait être une journée ordinaire</i> de François Ancé	37
	<i>Cabo Fisterra</i> de Bernard Baune	43

PALMARES (suite)

Un drôle de pèlerin 49
de Sylvette Bigeard

Le lièvre et le pèlerin 53
de Michel Cousin

Improbable randonneur 57
de Martine Cuenca-Dupuy

L'absence 63
de Sébastien Sauleau

Paisible 67
de Jean-Claude Sauvanet

La musique de la Dame de Paris 71
de Marc Veyret

PREMIER PRIX

Là-bas si j'y suis

Jeune retraité, Olivier Martuzot se consacrait à son unique passion : la pêche à la ligne. Il la pratiquait dans SON coin, un mince carré d'herbe coincé entre la rivière et l'ancien chemin de halage. Un matin d'automne, il vit s'approcher de lui un groupe dont l'activité le surprit. En effet, n'ayant jamais foulé le moindre GR, il trouva étrange que des adultes s'occupent à peindre des rectangles rouges et blancs superposés et, plus bizarre encore, qu'ils y ajoutent un carré bleu surchargé de traits jaunes faisant vaguement penser aux rayons d'une roue de vélo.

Quand il les interrogea, ils répondirent qu'ils balisaient un nouveau chemin à l'intention des pèlerins désireux de se rendre à Compostelle. Le tintement d'une clochette annonçant que « ça mordait » mit un terme à l'entretien. Pendant qu'Olivier se précipitait vers ses cannes, les autres reprirent leur chemin.

Les premiers pèlerins apparurent l'année suivante. C'étaient des solitaires taiseux et discrets. Au passage, ils saluaient le

pêcheur d'un signe ou d'un bonjour. Plongé dans la contemplation de ses bouchons, il ne répondait pas.

Puis les passants se firent plus nombreux. Même si, à de rares exceptions près, ils étaient toujours aussi peu gênants, Olivier commença à ressentir à leur égard l'ancestrale animosité du sédentaire pour le nomade. Bientôt ce sentiment vira à la pure et simple détestation. Certes, chacun était libre d'aller et de venir, mais, s'étant renseigné, il avait découvert qu'il existait déjà plusieurs itinéraires menant à Compostelle. Pourquoi ces gens ne les suivaient-ils pas au lieu de venir encombrer SON chemin de halage ? En conséquence, à chaque fois qu'il voyait arriver un porteur de coquille, il se mit à murmurer entre ses dents une série de qualificatifs tels que « feignants, traîne-savates, clodos... » et autres vocables tout aussi mal sonnants. Cette manie resta longtemps sans conséquences. Plongés dans leurs pensées, ceux qu'il visait ne l'entendaient pas, ou bien, l'ayant entendu, ils choisissaient de l'ignorer.

L'impunité enhardit Olivier. Du murmure il passa au marmottement, puis à un grommèlement de plus en plus distinct. Enfin, un jour, il décora celui qui passait derrière lui d'un « tire-au-cul » si vigoureusement articulé qu'il était impossible que l'autre ne l'ait pas entendu. Il s'en repentit aussitôt. Ses regrets étaient d'autant plus vifs que le nouveau venu, un grand gaillard aux épaules larges et aux poings solides, avait laissé glisser son sac à terre et le fixait d'un regard qu'il jugea inquiétant. Il y eut un silence pendant lequel Olivier chercha désespérément une explication qui lui éviterait les ennuis auxquels, pensait-il, son impudence venait de l'exposer.

L'inconnu le rompit « Eh gars, t'énerve pas ! Ça nous arrive à tous d'ramasser des herbes. » Tout en parlant il montrait une des lignes autour de laquelle un paquet d'algues était venu s'enrouler. Olivier se vit sauvé « Ouais M'sieur, répondit-il, vous avez raison... » L'autre le coupa « Pas Monsieur : Jacques ! » Puis il continua « J'sais c'que c'est ! Moi aussi j'ai été pêcheur ! J'comprends que, quand ça va mal, on dise des trucs qu'on n'sortirait jamais autrement ! » Olivier ouvrit la bouche pour répondre, mais Jacques le devança. « Laisse tomber ! En attendant, moi, je s'rais de toi, j'tenterais un lancer dans le petit remous, là, en amont. »

Un quart d'heure plus tard, grâce à Jacques qui tenait l'épuisette, Olivier tira du petit remous en question, le plus magnifique brochet de sa carrière.

- Ben mon vieux, dit-il à son aide occasionnel, question pêche, tu t'y connais et pas qu'un peu !
- J'te l'ai dit, répondit Jacques en souriant, avant j'ai été pêcheur et c'est pas pour me vanter, mais des poissons j'en ai pris des tas !
- Parce que maintenant tu pêches plus ?
- Si, mais maintenant c'est plus des poissons !
- Quoi donc alors ?
- Des hommes !

Olivier sursauta. Pas de doute, il avait affaire à un cinglé. Il tenta une plaisanterie :

- T'en prends beaucoup ?
- Pas mal ! Le prochain, j'crois bien qu'ça pourrait être toi !

Du coup, Olivier en fut certain : il faisait face à un fou dangereux, peut-être capable du pire. Il chercha du regard de quoi se défendre. Mais, comme si de rien n'était, Jacques se baissa, reprit son sac et, l'ayant chargé, il lui tendit la main :

- Allez, salut ! Content de t'avoir rencontré, mais faut pas que je m'retarde. J'ai d'la route !

Tentant de faire bonne figure, Olivier prit la main offerte et la serra.

- Tu vas où ? demanda-t-il.
- C'te question ! à Compostelle bien sûr.
- Mais pourquoi si loin ?
- P'têt' parce qu'un jour quelqu'un m'a sorti ce truc qu'on dit tout l'temps sans y penser : *Va voir là-bas si j'y suis !* J'y ai réfléchi et j'ai fini par me dire que Compostelle c'est un autre nom pour *là-bas* et que faire le Chemin pour y aller ça devait me permettre de savoir vraiment *qui* je suis.

Là-dessus, il lâcha la main d'Olivier et partit à grandes enjambées tranquilles.

Dès lors, Olivier ne fut plus le même. Cette histoire de *pêcheur d'hommes*, de *Compostelle* et de *là-bas* ne cessant de lui revenir à l'esprit, il sentit naître en son âme casanière l'envie d'aller à son tour à Santiago et, l'idée se faisant chaque jour plus insistante, il finit par se décider à partir. Quand il l'annonça à ses amis, ceux-ci lui demandèrent pourquoi il se lançait dans cette entreprise. Il répondit :

- C'est que je veux aller là-bas voir si j'y suis !

Croyant à une plaisanterie, les autres s'esclaffèrent. Olivier les laissa rire. Deux jours plus tard, il se mit en route.

Suivirent de longues semaines de marche, pendant lesquelles il apprit du Chemin toutes les leçons que celui-ci dispense à ceux qui s'y engagent. En arrivant à Santiago, il avait compris pourquoi Compostelle est bien l'autre nom de *là-bas* et il savait désormais *qui* il était vraiment. C'est pourquoi, quand il pénétra dans la cathédrale, il ne s'étonna pas que le pêcheur d'hommes qui sourit au centre du Portail de Gloire lui fasse au passage un clin d'œil complice.

Jean-Paul Rousseau

DEUXIEME PRIX

U n chemin invisible

Jean-Jacques avait achevé son pèlerinage de Compostelle, il y avait près de trois mois maintenant. En cet automne blafard et triste, avec ses fronts froids et ses pluies suivies d'averses, il était dans sa ville comme un étranger. Il était atteint de la maladie du pèlerin de Compostelle de retour à la maison: le «*Camino blues*». Il se sentait comme certaines mères après la naissance de leur bébé, victimes du «*baby blues*». Il n'avait pourtant accouché de rien! C'était simplement un pèlerin déraciné, perdu dans la grande cité, inadapté à ce monde artificiel et irréel. L'idée d'annoncer à son médecin qu'il était atteint du syndrome des anciens pèlerins de Compostelle lui faisait esquisser un sourire. Il imaginait l'étonnement du praticien face à cette maladie inconnue qui n'était enseignée dans aucune faculté de médecine.

Bien sûr, il y avait les souvenirs, les photographies, comme autant de fragments du chemin, mais celui-ci s'en était allé. Pas un jour ne se passait pourtant sans que les images, les rencontres, les odeurs, les sensations ne lui reviennent. C'étaient ses petits cailloux à lui, qui lui permettaient de ne pas se perdre dans ce monde hostile. Cependant, le chemin s'éloignait peu à

peu, ou plutôt pas à pas, inexorablement. Jean-Jacques redoutait le jour où il disparaîtrait définitivement de son horizon.

Et puis, la grève des transports dans la ville fut annoncée, en réponse à la réforme du gouvernement. Le ministre avait proclamé: «Je resterai ferme sur mes positions, mais ma porte sera toujours ouverte». Sa porte était ouverte sans doute, mais les grilles du métro, elles, s'étaient bel et bien refermées. Pour beaucoup, cet épisode se présentait comme une épreuve redoutable à affronter. Jean-Jacques de son côté attendait avec impatience et fébrilité que la grève débutât. Il alla rechercher à la cave ses vieilles chaussures de marche, son sac-à-dos, et prépara avec soin son itinéraire pour rejoindre son lieu de travail: son étape. La grève commença enfin. Chaque journée était rythmée par l'étape du matin et du soir. Il se transformait alors en pèlerin. La marche est une activité inutile pour un citadin en recherche de performance et d'efficacité. Pour Jean-Jacques, au contraire, la marche devenait découverte de la ville, de ses habitants et migrants du jour. Lors de chaque parcours, il était à la recherche d'indices lui rappelant le chemin, comme un archéologue en quête de traces d'un monde disparu: un nom de rue évocateur, une marque rouge et blanche ou bien jaune, un cycliste avec un poncho, une croix imaginaire... De nombreux signaux, en y étant attentif, parsemaient ses voyages, et ce monde non seulement existait véritablement mais pouvait ressurgir à chaque pas, à son grand étonnement, de manière totalement inattendue. A sa façon, Jean-Jacques revivait son chemin de Compostelle. Son imaginaire était en éveil permanent. Il croisait ou suivait, il en était convaincu, d'autres

pèlerins dans la ville. Mais comment reconnaître avec certitude les vrais, des faux pèlerins parmi tous ces gens? Jean-Jacques choisit le critère suivant: ceux qui avaient le pas léger et le regard joyeux étaient les véritables, et ils étaient nombreux. Il y avait aussi des coquillards, dont il fallait un peu se méfier. Un soir, une image féerique lui apparut soudainement. Alors que les lumières de Noël s'illuminaient dans la ville et qu'une fine bruine s'était déposée sur ses verres de lunettes, il eut une vision: celle d'un «champ constellé d'étoiles» qui dansaient et scintillaient de mille feux sous ses yeux émerveillés. Il avait retrouvé la trace de l'apôtre Jacques. Au fil des jours, son acuité à déceler les marques du chemin augmentait. Jean-Jacques était heureux. La ville inhospitalière était devenue son amie.

Il le savait, la grève s'arrêterait un jour. Il imaginait et craignait ce jour comme il avait redouté son arrivée à Compostelle. Son pas imperceptiblement ralentissait.

Ce jour arriva pourtant et le pèlerinage urbain de Jean-Jacques s'acheva. Les chaussures et le sac-à-dos furent remisés à la cave.

Plusieurs semaines passèrent quand Jean-Jacques comprit qu'il avait exploré et découvert, pendant la grève, un nouveau chemin de Compostelle qui n'était décrit dans aucun guide. Nul besoin de rejoindre la Galice pour le parcourir. Un peu d'imagination suffisait. D'autres pèlerins peut-être auraient envie d'arpenter comme lui ce chemin invisible. Cette idée le mit en joie.

Philippe Grimaud

TROISIEME PRIX

Naufrage sur le Rio Minho

Depuis quelques jours, je pérégrine au Portugal sur le *Camino de la Costa*. J'atteins ce soir Caminha, une ville située sur l'estuaire du Rio Minho, ce fleuve qui constitue une frontière naturelle entre le Portugal et l'Espagne. Il n'y a pas de pont pour atteindre l'autre rive, il faut prendre le ferry et le prochain départ est prévu demain à 11 heures. Au cours du dîner, l'hospitalier nous avoue connaître une combine pour traverser beaucoup plus tôt. Il nous dit qu'il a des amis pêcheurs qui pourraient nous servir de passeurs moyennant cinq euros par passager. D'emblée, beaucoup d'entre nous se disent intéressés. Il appelle sur-le-champ José, son ami le pêcheur, qui accepte de nous rendre ce service.

Au petit matin, à l'heure dite, nous nous retrouvons au bord du fleuve ; le jour n'est pas encore levé, une pluie drue et glacée nous pique le visage. C'est marée montante, de grosses vagues venant de l'océan se brisent sur la berge. Soudain, nous

entendons le bruit des moteurs et devinons deux embarcations sortant de l'obscurité. J'aperçois maintenant assez nettement la première. Un homme est assis sur la planche arrière, tenant la barre d'une main et, de l'autre, muni d'une boîte de conserve, écopant l'eau du fond de la barque. J'en tombe des nues ! Ce sont des barques à fond plat et la première semble prendre l'eau ! À côté de moi, se trouve Katy, une pèlerine norvégienne. Sa moue traduit exactement ce que je ressens : de l'étonnement, l'impression d'avoir été trompé sur la marchandise. Pour détendre l'atmosphère, elle me balance une vanne dont elle a le secret : « Ben quoi ? Tu attendais peut-être un yacht ? ». Les autres pèlerins semblent tout autant tétanisés que nous devant cette situation : un océan - car il faut parler d'océan à cet endroit et non de fleuve - déchaîné, et nous nous apprêtons à embarquer sur ces deux coquilles de noix dont l'une est percée, et de surcroît de nuit, sous une pluie glaciale. Ne cherchons pas les gilets de sauvetage, nos passeurs pensent certainement que c'est un équipement superflu !

José organise l'embarquement : je fais partie de la première embarcation avec Katy. Thiago, le fils de José, conduit la deuxième barque. Nous progressons doucement, chahutés par les vagues qui viennent du large et qui, frappant la coque, nous éclaboussent copieusement. Soudain, je sens que mes pieds ne sont plus au sec, que de l'eau remonte entre mes chaussures. José a compris ce qui arrive et, machinalement, comme si la chose était normale, il prend la boîte de conserve et commence à écoper d'un geste cadencé : je remplis, je vide, je remplis, je vide... Cela dure ainsi quelques minutes, puis ses gestes

deviennent de plus en plus rapides, et arrive le moment où il en rentre davantage qu'il n'en sort. À cet instant, je réalise que la situation est grave, sinon désespérée : nous ne voyons plus les rives, pas davantage la barque qui est censée nous suivre, il fait nuit noire, il tombe une pluie glaciale, nous n'avons pas de gilet de sauvetage et nous sommes en train de nous enfoncer doucement dans les eaux noires et tumultueuses du Rio Minho. C'est une situation surréaliste ! Soudain, se levant brusquement et tenant toujours la barre d'une main, il sort une lampe torche de son ciré, l'allume et fait quelques mouvements de bras, de gauche à droite. Je comprends que ce n'est rien d'autre qu'un SOS. Je me retourne, l'autre barque lui répond par le même procédé. Lorsque Thiago nous rejoint, il s'ensuit une violente discussion entre les deux hommes, où, sans connaître le portugais, je pense que le fils reproche au père d'avoir pris la mer avec une barque que chacun d'entre eux savait pourrie. José est sonné comme un boxeur qui aurait pris un uppercut, il est dans les cordes. Le calme revient entre les deux hommes, mais désormais, c'est Thiago le commandant. Il nous demande de passer sur son embarcation ; tous les sacs resteront avec José sur la barque percée. À ce moment, je ne sais plus quoi penser. J'ai l'impression que mon cerveau ne fonctionne pas assez vite pour me fournir le bon jugement, pour mesurer à sa juste valeur l'ampleur de la situation, pour juger si la décision de Thiago d'abandonner les sacs n'est pas trop hâtive. Katy, désemparée comme chacun de nous, pour chercher un peu de réconfort, a mis ses mains glacées dans les miennes. Dans ce contact, je ne ressens pas seulement la fraîcheur et l'humidité laissées par la

pluie sur sa peau ; passent ici toutes ses émotions, son angoisse. Ses frissons ne sont pas ceux du froid, ce sont ceux de la peur, du désespoir. C'est tellement insoutenable d'imaginer qu'en quelques instants votre vie bascule sans que vous puissiez rien faire pour changer le cours des événements. Aider à écoper ? Impossible, il n'y a qu'une boîte de conserve ! Appeler ? C'est inutile, nous sommes beaucoup trop loin des berges pour être entendus. Le 112 sur le portable ? À vrai dire, je n'y ai même pas pensé ! Le transfert des passagers et des sacs s'effectue dans le calme, chacun ayant bien mesuré les enjeux et les risques. C'est reparti, chaque embarcation relance son moteur : celle de Thiago devant, celle de son père suit à quelques mètres derrière. Je ne sais combien de centaines de mètres il reste à parcourir, sans doute un kilomètre, je n'ai aucun repère. Le ciel s'est légèrement éclairci, suffisamment pour que nous puissions maintenant deviner la rive espagnole. Thiago dirige la barque vers un petit escalier dont les dernières marches sont au niveau de l'eau. Ça y est, nous y sommes. Thiago amarre la barque ainsi que celle de son père. Pas un seul sac n'est mouillé. Il s'ensuit alors de longues étreintes entre nous, à travers lesquelles nous déchargeons tout le stress accumulé. Katy ne peut retenir ses larmes. José, lui, a repris de la vigueur et fait le tour pour nous réclamer les cinq euros. Chacun donne son billet comme pour tourner la page de ce terrible cauchemar.

Alain Humbert

MENTION SPECIALE POESIE

Sur les pas d'Antonietta

Antonietta semblait s'être échappée d'un tableau de Chagall. Elle avait la voix de roche des grandes fumeuses, l'œil d'or du hibou et la crinière en flamme.

Elle tirait sur sa clope comme soupesant le monde entre ses doigts et l'aspirait, d'un coup, pour le recracher en une fumée aux arabesques hiéroglyphes. Elle se laissait séduire, bien avant le mitan du jour, par la terrasse des bistrots dont les bières écumantes la héléient irrésistiblement. Son chemin s'écoulait le long des rives d'ambre auxquelles elle se désaltérait, ruisselante de sueur et le souffle court.

Revigorée, elle reprenait sa marche, mêlant son rire d'alouette aux trilles flutées du merle.

Un rire qui, parfois, se cabrait comme un cheval fou dans les dédales capricieux de ses paysages, si exubérant qu'il se répandait en fontaines, éclaboussant le pèlerin venu y boire. Un rire qu'elle brandissait comme on brandit un parapluie, pour s'abriter d'une averse de larmes car il y avait aussi, en elle, un

puits sans fond, un pays noir et des blessures sur lesquelles elle entrouvrait les fenêtres avec pudeur.

Alors, traversant les vertes prairies, elle plongeait au clair des rivières, s'ébrouant aux eaux vagabondes, pour rejaillir au verdoyant lit du cresson, puis s'endormait dans l'herbe haute, des nénuphars sous les paupières.

Dans les églises, agenouillée parmi une kyrielle d'anges, mystique, rebelle et insoumise, elle s'abandonnait en amour à un Dieu, par elle, réinventé. Un Dieu humain et fraternel. Un Dieu joyeux, aimant, rieur. Humble, faillible et tolérant.

Elle lançait, sous la voute, ses cantiques, avec des violons dans la voix: chant de grâce, hymne à la nature ou longues plaintes étouffées au silence de ses yeux noyés.

Cependant, notre pèlerine parvenait au gîte, bien avant le soleil couché. Elle se précipitait aux fourneaux, généreuse et gourmande, pour le plaisir de nourrir, disait-elle, ses oiseaux: une vaste table de pèlerins affamés. Elle mariait avec soin le croquant d'une salade, trois fleurs d'églantier cueillies au fossé et quelques légumes fins coupés. Un doigt de vinaigrette relevée d'épices interrogeait sa langue. De jeunes tomates rougissantes émergeaient d'un bouquet d'asperges. Les poivrons y faisaient un joli menuet.

Les spaghettis, grouillants lombrics, se vautraient dans la sauce bolognaise et l'oignon frit. On y fanait de la fourchette et du couteau, de la cuillère aussi, tandis qu'un onctueux coulis vous fardait les lèvres de son baiser vermeil.

Il y avait concert de gamelles ces soirs-là. La musique des voix s'élevait au vieux plafond de bois où se tissaient des secrets

d'araignées. Assis incognito parmi les pèlerins, Jésus jouait, dans une convivialité bienheureuse, la cène d'un autre temps.

Plus tard, curieuse et rassasiée, sans gêne aucune, elle grimpa, quatre à quatre, les escaliers patinés par le passage d'une meute pèlerine et allait, furetant d'un dortoir à l'autre.

Délestée de son sac à dos, Antonietta essayait chaque matelas avec volupté. Elle déployait son long corps dégingandé, bras et jambes à l'étire. S'imprégnait, nez à l'affut, de l'atmosphère du bercail, comme un chien renifle et marque son territoire. Cependant je ne l'ai jamais vue lever la patte au coin de sa couche. Ni même d'ailleurs, ôter ses chaussures, avant de sombrer dans une sieste presque vespérale.

Ce n'était ni le confort d'un lit moelleux ni le cadre de verdure d'un clocher qu'elle recherchait, quand elle piquait, tel un busard, sur le campement de son choix, pas même la proximité des toilettes ou de la lumière.

Non. Antonietta pressentait, avec l'intuition d'un mage, la tiédeur d'un nid et la subtile aura de ceux qui y avaient laissé leur empreinte. Elle humait, tous sens en alerte, les effluves fruités qu'exhalaienent les draps.

Voyait-elle, à travers sa couche, la multitude de pèlerins qui s'étaient assoupis là? Leurs visages? Leurs corps ? Peut-être même leurs âmes? Leur parlait-elle, la nuit, quand l'insomnie la mordait au cœur ?

Les comptait-elle, comme on compte les moutons et les saluait-elle, au matin, d'un baiser soufflé sur la main, ou plus, ou moins ? Les plis de l'oreiller marquaient-ils leur passage contre sa joue hâlée?

D'aucuns diront qu'elle cherchait, simplement, une vue imprenable sur un bel oiseau pèlerin qui lui serait un ciel d'été. Deux bras rassurants de tendresse pour la bercer jusqu'aux rives de l'aurore.

Elle, imaginait, dans sa quête, un saltimbanque ou un poète, qui l'entraînerait dans la course folle des planètes et lui cueillerait des étoiles filantes. Un doux berger, qui l'abreuverait, mains en calice, aux sources de la voie lactée.

Car, Antonietta, dans sa jolie tête, tricotait des rêves de lunes et s'inventait, sur le chemin de Compostelle, à chaque pas, une histoire nouvelle qu'aux gites elle contait, assise sous les tilleuls à l'envoutante haleine.

Si, pèlerin, légère et sautillante sous son lourd sac à dos, elle répond à l'écho de sa voix lourde et chaude, si elle te hèle et sourit derrière le lac tranquille de ses yeux grands de jade, ne crains pas de plonger, comblé et ébloui, dans son regard.

Si tu la croises, pieds nus, effleurant à peine les herbes folles, cheveux piqués d'une plume d'ange, de ton filet à papillon, garde-toi d'entraver sa danse.

Si tu la surprends, perchée sur un vieux poteau dont la flèche d'or tend ses rayons vers les étoiles du Finistère, retiens ton pas, qu'elle ne s'envole.

Car il faut te dire, passant qui passe au chemin de tous les mystères, que c'est l'amour, l'amour charmant, qui s'offre à toi, dans son bel habit de lumière.

Josuah Rey

TEXTES PRIMES

Ce devait être une journée ordinaire

6 heures 15. Jean ouvrit un œil, réveillé par le bruit caractéristique d'un sac plastique de supermarché. Encore un *peregrino* qui devait ranger ses affaires dans son sac à dos ! Se dégageant de son sac à viande - en soie naturelle, doux au toucher et frais pour les nuitées d'été en *albergue* - Jean s'assit sur son lit ... et se cogna au lit du dessus ! Laissant échapper un mi-juron, mi-cri de douleur, il subit les jérémiades de son voisin de lit du dessus, heureusement dans une langue qui lui était étrangère, mais dont la tonalité indiquait clairement l'exaspération du dormeur !

Jean chercha à se souvenir du trajet pour les toilettes car, changeant d'*albergue* chaque jour, il avait souvent des difficultés à s'en souvenir du soir au lendemain matin. Prudent, il prit sa frontale - toujours posée la nuit sur sa gourde - la régla en lumière rouge pour ne pas importuner les autres *peregrinos* encore endormis, la fixa sur son front et alla vidanger sa vessie. Désormais réveillé, il revint vers son couchage, échangea le tee-

shirt long qu'il portait pour dormir, contre son short de marche et son polo respirant, par-dessus lequel il enfila sa *softshell* car il faisait frais. Ou peut-être était-ce la chute nocturne de sa température corporelle qui lui donnait cette sensation de fraîcheur. Il plia son sac de nuit, le glissa dans sa pochette, le rangea avec son tee-shirt dans la poche droite de son sac à dos, y ajouta les claquettes qu'il portait le soir, sortit le tube de crème *Nok*, en tira une grosse noisette et entreprit méticuleusement d'en enduire son pied droit, insistant sur les zones sensibles à l'extérieur de son gros orteil. Il enfila ensuite sa chaussette et glissa son pied droit dans sa chaussure mi-montante *Technica*. Toujours courbé pour ne pas se re-cogner au lit du dessus, il fit de même du côté gauche.

Il but une gorgée d'eau, récupéra sur le tancarville ses chaussettes puis son tee-shirt portés la veille et lavés le soir, dorénavant secs. Enfin il finalisa le chargement de son sac. Méticuleux, il vérifia d'un balayage avec sa frontale les abords de son lit pour vérifier qu'il n'oubliait rien. En effet, il était fier de son sac-à-dos qui ne pesait "tout compris" que 7,33kg, gourde pleine, où chaque chose avait une place attitrée. Il en passa la bretelle gauche sur son épaule et sortit du dortoir, marchant à pas de loup, vérifiant à la frontale qu'il ne marchait pas sur des affaires d'autres *peregrinos*, ouvrit avec précaution la porte afin de ne pas faire grincer les gonds. Surpris par la luminosité, car la pièce de vie était éclairée, il salua d'un signe de tête accompagné d'un "bom dia" les deux *peregrinas*, qu'il savait brésiliennes car il avait échangé hier soir quelques mots avec elles ; elles jacassaient attablées en cuisine, ingurgitant des

biscuits dégoulinant de crème anglaise, et sirotant une canette de coca. Et sur un ''*buen camino !*'' Jean sortit de l'*albergue*.

Il bascula son sac dans son dos, passa la bretelle droite, rentra son ventre pour clipser la ceinture ventrale, éteignit sa frontale qu'il plaça dans la petite poche de droite. Il positionnait toujours au même endroit ses différentes affaires, certain ainsi de ne rien oublier et sachant exactement où chaque élément était disponible. « Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place ».

Déjà plusieurs groupes de *peregrinos* avançaient sur le *camino*, Jean les suivit, validant le chemin qu'ils empruntaient en consultant son *road-book*. C'était bon. A la sortie du bourg, il s'arrêta dans le bar pour un *café con leche* accompagné d'un *bocadillo* de *tortilla*: Il raffolait de cette sorte d'omelette aux oignons, pommes de terre et chorizo, comme petit déjeuner. Cela tenait au corps et lui apportait l'énergie nécessaire pour la matinée.

11 heures. Jean consulta sa montre et son *road-book* : il était "raccord" avec son plan de marche. Profitant de l'ombre généreuse d'un peuplier, il but quatre gorgées à même sa gourde, puis reprit le chemin.

Ne fut-il pas surpris d'entendre, venant de derrière lui, une voix féminine déclamant : « Quel port altier ! On dirait un légionnaire romain conquérant une province ibérique rebelle ! ». N'apercevant pas d'autres *peregrinos* aux alentours, Jean comprit que cette remarque devait lui être destinée et, se retournant, il vit une femme d'âge mûr, rousse, plutôt petite,

bien en formes, qui le regardait avec un je-ne-sais-quoi de gourmandise dans le regard.

Interloqué, il lui répondit : « A qui ai-je l'honneur ? »

- Excusez-moi, Monsieur, mais à votre apparence j'étais sûre que vous étiez français ! Andrea, de Nova Gorica, je suis serbe.

- Effectivement, je suis français ! Jean, de Châteauroux, ... Nova quoi ?

- Nova Gorica, c'est un gros bourg serbe, près de l'Italie ... Et Châteauroux, c'est dans le Poitou ?

- Pas exactement, mais c'est proche ! Dites donc, pour une Serbe vous parlez diablement bien le français !

Et ils cheminèrent en discutant. Jean apprit qu'elle était médecin psychiatre, depuis peu à la retraite, qu'elle avait appris le français avec son père en lisant Jean de la Fontaine et Jules Verne - ce qui expliquait ses tournures de phrases quelquefois désuètes - et qu'elle avait fait sa spécialité à la faculté de médecine de Montpellier, il y a une trentaine d'années. Ils cheminaient sous une forêt d'eucalyptus qui les protégeait du soleil ardent estival, échangeant en tête-à-tête, avec le sentiment d'être dans une sorte de bulle qui les isolait des autres *peregrinos*. Midi approchant, ils s'arrêtèrent au village suivant dans une *bodega*, picorèrent des *pinchos* arrosés d'une *cerveza* tout en conversant, puis partagèrent un *bocadillo* au chorizo.

Jean commençait à être sous le charme d'Andrea, lui le vieux célibataire endurci était ébranlé dans ses certitudes de garçon solitaire et accroché à son indépendance.

...

A l'automne, Andrea envoya des photos par courriel à Jean, et une relation épistolaire soutenue - via le web - commença entre eux. A Pâques, Jean proposa à Andrea de venir passer une semaine à Châteauroux, chez lui. Ils passèrent ensemble une merveilleuse semaine... et Andrea resta une semaine supplémentaire ! Un an plus tard, elle emménageait à Châteauroux. ...

Aujourd'hui ils vieillissent paisiblement ensemble, se remémorant leurs souvenirs communs. Plus question de randonnée car Jean, maintenant nonagénaire, se déplace grâce à un déambulateur. Au mur de leur chambre d'EHPAD, un seul cadre renfermant leurs deux *compostelas*.

François Ancé

Cabo Fisterra

Pourquoi étais-je revenu là ?

La curiosité ? L'ennui ? Mon goût pour les lieux étranges, les confins du monde ?

Un peu de tout cela, sans doute, mais, aujourd'hui, je dirais que j'étais allé au Cabo Fisterra comme je serais allé à un rendez-vous secret, obéissant ainsi à cette phrase obsédante de Valéry : « il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous », phrase à laquelle je croyais sans y croire, en aquoiboniste désenchanté et misanthrope.

On était le 26 juin et la Galice avait oublié que le printemps était de retour sur la terre des hommes. Le vent giflait le cap avec une violence de titan et traînait avec lui des nuages lourds de pluie. Un instant, calé dans ma voiture, bercé par le ronron du chauffage et les échos mélancoliques d'une bossa nova, je me demandai si je devais sortir, si cela en valait la peine, et puis une de ces voix raisonnables qui vous parlent du plus profond de votre cœur me murmura que, peut-être, je ne reviendrais jamais.

- Alors, sors, poursuivit la voix. Maintenant !

J'obéis et me dirigeai vers le phare, plié en deux sous les rafales, avec la seule idée que, dès mon but atteint, je jetterais un bref coup d'œil sur l'océan et je ferais aussitôt demi-tour.

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Arrivé au sommet de la côte, tandis que je regardai le récif qui s'étirait dans l'océan comme un énorme reptile gris, j'aperçus une femme, debout au milieu des rochers, les pieds nus, ses chaussures à la main. Mon cœur bondit et je lui criai :

- Do you need help ? Ayuda ? Besoin d'aide ?

Dans le doute, j'usai de toutes les langues à ma disposition. Elle m'entendit, leva les yeux et sourit. Je fus aussitôt rassuré. Son visage était comme un rayon de lumière qui se serait faufile entre les nuées charbon du ciel bas et les ondulations gris-vert de l'océan.

- Tout va bien ! me cria-t-elle, en français. Ne vous inquiétez pas, je me demande juste quoi faire de mes chaussures.

- Revenez ici !

Elle comprit que j'étais prêt à aller la chercher de force, alors elle remonta vers le phare avec aisance et souplesse et ni ses pieds nus, ni les rochers glissants, ni les bourrasques ne l'empêchèrent de me rejoindre.

- Une marcheuse, pensai-je...

Quand elle fut près de moi, elle me montra aussitôt ses chaussures :

- Je me demandais s'il fallait les brûler ou non. Elle les considéra avec un mélange d'admiration et de respect. Ce serait dommage, elles peuvent encore servir...

Je savais que les pèlerins dépassaient parfois Saint-Jacques et venaient au cap brûler certaines de leurs affaires. Une tradition vieille comme le Chemin, et peut-être comme le monde, depuis

l'époque où les Romains avaient décrété que ce point de l'Europe était la limite de l'univers connu.

- Oui, lui dis-je, comme si je parlais à un enfant, oui, c'est vrai mais, s'il vous plaît, venez vous abriter un instant dans ma voiture.

Elle me considéra avec étonnement puis, après que j'eusse quitté ma parka pour l'enrouler autour de ses épaules, elle accepta de me suivre sans un mot.

Une fois installés dans la voiture, vite transformée en bathyscaphe saturé d'humidité, elle me dit qu'elle venait, le jour-même, d'arriver au Cabo Fisterra. Elle avait marché pendant six mois, depuis Paris. Non, elle n'avait pas marché, elle avait erré, elle avait suivi des voix qui lui disaient d'aller tantôt à droite, tantôt à gauche et que, écoutant ces voix, elle était arrivée là.

- Et la pluie ? demandai-je.
- Quelle pluie ? répondit-elle.
- La tempête !
- Quelle tempête ?

Elle tremblait et riait en même temps. Je posai mes deux mains sur les siennes ; elles étaient glacées.

- Vous ne bougerez pas d'ici tant que vous ne serez pas réchauffée ! Comment allez-vous revenir à Paris ?
- Eh bien, je ne sais pas....

De toute évidence, elle s'en moquait et elle revint aussitôt à ce qui la préoccupait vraiment :

- Les chaussures... Elles peuvent encore servir.

- Vous n'allez pas repartir à pied ? lui demandai-je, abasourdi.
- Non... Je vais les donner.
- A qui ?
- A vous.
- Voyons, ce n'est pas ma pointure, c'est évident.

Elle éclata de rire et dit qu'elle n'avait jamais pensé ça.

- Alors à quoi avez-vous pensé ?

Elle redevint soudain sérieuse.

- Vous savez ce qu'on dit de Fisterra ?
- Euh... Non... Que dit-on ?
- Qu'on n'y vient jamais ou qu'on y vient trois fois. Si on y vient trois fois, la première fois, c'est pour voir. La seconde, pour revoir. La troisième, pour savoir.
- Savoir quoi ?
- On le sait la troisième fois, pas avant.
- Et vous, vous êtes venue souvent ?
- Je suis venue trois fois.
- Et vous savez quoi ?
- Que je dois donner ces chaussures. Et vous, combien de fois êtes-vous venu ?
- Deux fois. Une fois avec mes enfants, il y a longtemps. Et aujourd'hui ...

Elle hocha la tête, un long silence s'installa, fécond et incertain, puis elle murmura :

- Je vous les donne... Non, je vous les prête. Dans un an, jour pour jour, je serai au pied du phare. Si vous me les

ramenez ce jour-là, nous reviendrons ensemble.

D'accord ?

Je répondis oui sans une seconde d'hésitation.

Elle partit, je revins à mon hôtel, je revins dans ma maison, je revins à mes habitudes.

Et puis je pris le Chemin.

Les premiers jours furent difficiles, les suivants, terribles. Puis une sorte de cadence apprise longtemps avant que je ne sois né s'installa et, pas après pas, tout devint plus facile et plus léger. Je portais ses chaussures comme Lancelot avait sans doute un jour porté le Graal. Je crois plutôt, avec le recul, que c'étaient ses chaussures qui me portaient...

A mon arrivée, elle était là, au pied du phare ; son sourire n'avait pas changé. Le vent soufflait fort mais le ciel était limpide.

Je m'avançai vers elle et lui rendis ses chaussures. Elle les saisit, vérifia qu'elles étaient telles qu'elle me les avait laissées puis me demanda :

- Que savez-vous maintenant ?
- Je sais que je n'ai pas marché pour revenir vers vous, j'ai volé. Chaque pas était un battement d'aile.
- Est-ce que nous reviendrons en volant ?
- Ça ne dépend que de vous.
- Alors, partons...

Le Chemin du retour fut celui des oiseaux.

Bernard Baune

Un drôle de pèlerin

Cette année, je me rends à Saint-Jacques-de-Compostelle avec ma sœur. Elle est divorcée de longue date, je suis veuve depuis près d'un an, c'est donc pour nous l'occasion rêvée de retrouver la complicité de notre enfance, mise à mal par les aléas de la vie et les kilomètres qui nous séparent.

Ma sœur m'a rejointe à Cahors, là où j'habite. Nous suivrons donc la voie du Puy jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Pas question de continuer la marche de l'autre côté des Pyrénées sur les « caminos » espagnols, c'est beaucoup trop long pour nous qui ne sommes plus de première jeunesse, nous prendrons un bus. Nous sommes à la fois excitées, mais aussi inquiètes : arriverons-nous à mener à bien notre projet jusque la frontière espagnole ?

Mes doutes se confirment dès la fin de la première étape : malgré de bonnes chaussures, j'ai des ampoules aux pieds et je suis épuisée ! Heureusement, après quelques soins et une bonne nuit de repos, mon moral est à nouveau au beau fixe. Je réaliserai, au cours du chemin, que notre corps s'adapte miraculeusement à la « maltraitance » que nous lui infligeons ! Nous rejoignons, chaque matin, un groupe de pèlerins aguerris, si bien qu'il nous suffit de suivre le mouvement. Enfin, plus facile à dire qu'à faire ! Le groupe marche vite et il arrive

toujours un moment où nous sommes semées. En cette fin d'après-midi, c'est le cas : nous nous retrouvons toutes les deux, l'une derrière l'autre, sur un sentier escarpé, heureusement bien balisé. Tout à coup, j'ai l'impression qu'on me suit, j'entends derrière moi une respiration, une sorte de halètement. Sans doute une bête... un humain nous aurait hélées pour nous prévenir de sa présence ! J'imagine un mouton égaré, une chèvre en goguette, un animal sauvage ! Le cœur battant, je me retourne et je l'aperçois : c'est un petit chien tacheté brun et blanc qui me regarde d'un air apeuré, comme s'il craignait un geste agressif de ma part.

- Regarde, Martine, il y a un chien derrière nous! je m'exclame alors, intriguée par sa présence.
- Son maître doit être dans les parages, il va l'appeler et il va partir! répond Martine, sûre d'elle.

Pourtant, après une heure de marche, le chien nous suit toujours! J'en viens à penser qu'il s'est perdu ou, pire encore, qu'on l'a abandonné. Plus nous avançons, plus il s'accroche à moi comme à une bouée de sauvetage, ne me lâchant pas d'une semelle ! Plusieurs fois, je lui donne à boire en versant un peu d'eau au creux de ma main. Il me remercie en me léchant affectueusement.

- Ne t'attache pas trop à lui, il finira par se lasser de marcher! s'écrie Martine, légèrement agacée. J'espère qu'elle se trompe, j'ai de plus en plus envie qu'il continue le chemin avec nous.

Le soir, quand nous arrivons à notre nouvelle étape, il est toujours présent. Nous passons la nuit dans une auberge, lui

reste dehors. Le lendemain matin, en ouvrant les volets, ma sœur s'écrie :

- Regarde, ton copain est là, il a l'air de t'attendre !

Cette constatation me fait plaisir, j'appréhendais tellement de ne plus le voir. Dès qu'il m'aperçoit, il se précipite et se dresse sur ses pattes pour que je le caresse. Je suis si émue de son accueil, j'ai l'impression que je lui suis devenue indispensable! J'en profite pour lui donner à manger.

- Alors là, tu viens de signer ton arrêt de mort, il ne va plus te lâcher maintenant ! soupire Martine qui n'est pas très branchée animaux .Tu vas voir, ça va être un vrai pot de colle ! Ainsi, ma sœur venait de lui trouver un prénom : Pot-de-Colle !

Cette idée de le voir nous accompagner jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle me paraît de plus en plus évidente, le courant passe si bien entre nous deux, nous nous sommes adoptés mutuellement ! Au matin de chaque nouvelle étape, je le retrouve fidèle au poste. Le fait de m'occuper de lui pendant le parcours me le fait paraître un peu moins long, un peu moins ardu même si nous commençons à percevoir nos limites, il est temps d'arriver ! Au fur et à mesure que nous approchons de Saint-Jean-Pied-de-Port, il y a de plus en plus de monde à la convergence des chemins, j'ai peur de le perdre ou qu'il se mette à suivre quelqu'un d'autre. Alors j'achète une laisse à l'avant-dernière étape, car je suis persuadée que sa disparition serait désormais pour moi un véritable drame. Bien sûr, après des jours à galoper libre le long des sentiers, il se montre très rétif à l'usage de cette entrave et me le fait savoir en tirant

constamment sur sa laisse, je suis épuisée mais je ne cède pas ! Nous sommes enfin arrivés à Saint-Jean-Pied-de-Port où nous passons deux jours avant de prendre un bus du côté espagnol. Le chauffeur acceptera de prendre Pot-de-Colle à condition de le faire voyager dans un bagage à main entre-ouvert et moyennant un supplément. Je m'empresse d'acheter un sac, paie le supplément, si heureuse qu'il puisse continuer l'aventure avec nous !

Arrivée à Saint-Jacques-de-Compostelle, je suis subjuguée par le site et l'atmosphère de communion universelle qui y règne. Même Pot-de-Colle semble impressionné par le recueillement ambiant, il ose à peine bouger, comme s'il comprenait l'importance du lieu ! Ce pèlerinage va bien au-delà de toutes mes attentes : en plus d'avoir renoué avec ma sœur, il me ressource, redonne un coup de fouet à ma foi ! Je suis convaincue que l'apparition de ce chien sur ma route n'est pas le fruit du hasard, qu'il est un cadeau tombé du ciel pour briser ce sentiment de solitude qui ne me quitte plus depuis le décès de mon mari ! J'imagine déjà de grandes balades dans la campagne en été, de longues après-midi près de l'âtre en hiver, tricotant ou lisant, tandis qu'il sommeillera à mes pieds. Je sais qu'un petit bonheur vient d'entrer dans ma vie, j'espère que nous allons faire un grand bout de chemin ensemble, comme celui qui nous a menés avec joie jusqu'ici !

Sylvette Bigeard

Le lièvre et le pèlerin

Ce dimanche de mai, dix-septième jour de mon *Camino de la Plata*, seul, je quitte au lever du jour l'*albergue* de la retenue d'Alcatara. Je marche depuis une demi-heure quand j'aperçois un lièvre immobile devant moi à une quinzaine de mètres. Je m'arrête pour l'observer. Il se tourne vers la droite, sans doute prêt à bondir si je m'approche un peu trop. Brusquement, il me fait face et s'avance tranquillement dans ma direction. M'a-t-il vraiment vu ? Je m'apprête à m'écarter pour le laisser passer quand il s'arrête à un mètre de moi. Il pivote légèrement, cette fois sur la gauche. Je n'ai maintenant aucun doute, c'est impossible qu'il ne puisse me voir. Je saisis lentement mon portable pour prendre une photo, geste qui lui fait légèrement bouger ses grandes oreilles. Nous nous regardons pendant quelques secondes puis ses babines s'animent :

- Après quoi cours-tu si vite, pèlerin ?

Un peu surpris, je regarde autour de moi, personne aux alentours. Aucun doute n'est permis, c'est bien cet animal qui s'adresse à moi. Bon, ceux qui ne peuvent croire qu'un lièvre

parle et qu'en plus je puisse le comprendre, passez votre chemin ! Je continue pour les autres, ceux qui savent qu'en regardant les choses, les êtres, différemment, la vie peut être beaucoup plus étonnante...

Devant mon silence, il ajoute :

- Tu ne sais pas que rien ne sert de courir ?

S'amorce alors entre nous un drôle de dialogue. Je lui réponds un peu amusé :

- Ça me rappelle quelque chose, ce que tu me dis là.
- Sais-tu que depuis plusieurs générations, on raconte qu'un de nos ancêtres s'est fait battre par une tortue ?
- Je la connais ton histoire, ce n'est qu'une fable.
- Tu ne crois donc à rien toi ?
- Oh moi, tu sais, depuis que je parle à un lièvre...
- Aurais-tu peur, toi aussi, d'être battu par une tortue ?

Me revient alors ce que j'aurais bien voulu oublier. La veille, j'étais parti en premier du gîte surchargé de Casar de Caceres. Je voulais absolument marcher seul et surtout ne pas attendre un pèlerin français, bavard comme une pie. Il me collait aux basques depuis deux jours et était d'une lenteur désespérante.

Au bout de quelque temps, alors que je m'accordais un moment de repos, j'aperçus la silhouette bien reconnaissable du Français avec son énorme sac. Un peu moqueur, je l'avais surnommé « la tortue ». Comment expliquer ce qui suivit ? Je n'avais aucune envie de me laisser rejoindre. Je remis prestement mon sac sur le dos et fonçais tête baissée. Au bout d'une demi-heure, je fus saisi d'un doute. Pas une seule flèche jaune depuis mon départ précipité... il aurait été plus

raisonnable de faire demi-tour, non ? Pourquoi ne pas avoir eu le réflexe de consulter ma boussole ? Mystère, le soleil avait dû fortement me taper sur le ciboulot ! Quelque chose d'évident aurait dû me confirmer que je n'étais plus sur le *Camino*, et pourtant je continuais !

Après plus d'une heure dans la même direction, aucune flèche jaune n'avait croisé mon errance. Quand j'arrivais enfin sur une route, je consultais la carte sur mon guide et repérais ma position exacte : au croisement de la N630 et d'une ligne de chemin de fer. Je compris subitement ce qui m'avait semblé si bizarre : l'orientation de mon ombre ! J'avais marché dans une direction sud-ouest, alors que le chemin était pratiquement au nord. Autant dire que je revenais en arrière !

Depuis, j'en ai tiré une maxime : « Quand l'ombre est mal placée, ce n'est pas le soleil qui se trompe ». A méditer pour la suite.... L'étape, qui devait faire 29 kilomètres, s'était prolongée de quelque dix supplémentaires. Comme j'arrivais assez énervé à la fin de l'étape, celui par qui tout était arrivé m'accueillit, un large sourire aux lèvres. Parti bien après moi, me dit-il, cela faisait un moment qu'il avait pris sa douche. Je dus, en plus, subir ses quolibets : « Dis donc, je t'ai vu cavalier subitement sur le chemin, dos au fléchage. T'avais une envie pressante ou le désir de faire un détour ? »

L'herbivore m'interrompt dans mes pensées pour enfoncer encore un peu plus le clou, en ajoutant d'un ton ironique :

- Tu ne te souviens pas de la journée d'hier ? Contrairement à ce que pensent les hommes, nous, les lièvres, ne perdons

pas la mémoire en courant. A bien réfléchir, je me demande même si tu ne serais pas la réincarnation de notre aïeul !

Devant mon silence, il ajoute :

- Un de mes cousins m'a raconté une drôle d'histoire sur toi.
- Ah ouais ?
- Il t'a vu hier et s'est bien marré.
- Alors comme cela, ici les lièvres se foutent de la tête des pèlerins ?
- Oh non, pas de tous. Mais de ceux qui, comme toi, courent de peur d'être battus par des tortues, oui !

Sur ces mots, il me contourne et file lentement sans dire un mot de plus. Je sais maintenant à quoi ressemble le rire d'un lièvre. Il est 8 heures, le soleil tape déjà fort, il est grand temps que je mette mon chapeau.

Michel Cousin

Improbable randonneur

Ma chère Trudie,

Ça y est ! Je l'ai fait ! Je suis enfin arrivée à Santiago et j'ai ma *compostela* ... Six cent soixante-dix-sept kilomètres depuis San Sebastian par le Chemin du nord : je ne suis pas peu fière ! Je te raconterai tout cela à mon retour à Bruxelles.

Mais je ne peux pas attendre pour te parler d'une rencontre que j'ai faite durant ce dur voyage.

La première fois que je l'ai vu, je partais de San Sebastian : les premiers pas étaient difficiles. Mes chaussures me serraient un peu et le sac avait du mal à trouver sa place sur mes épaules, mais j'avancais avec détermination. Il m'a doublée sans un regard, d'un pas décidé. Sa barbe naissante montrait qu'il devait être en route depuis plus longtemps que moi. Mince, les cheveux

lisses, un peu longs et grisonnants, on ne pouvait pas lui donner d'âge précis. C'était un jacquet comme moi. Son sac assez volumineux et sa démarche dénotaient un sportif. Il s'est éloigné rapidement et je l'ai perdu de vue.

Il y a peu de monde sur ce chemin, il est moins fréquenté que le *Camino Frances*. En général, on marche seul, sauf quand on est parti en groupe constitué. La difficulté et la répétitivité de l'effort font peu à peu disparaître l'identité sociale au profit de celle de pèlerin. La solitude permet aussi de laisser voguer son imagination quand on rencontre un congénère.

Il m'intriguait. Je n'arrivais même pas à lui donner une nationalité : peut-être un Britannique, il en avait le flegme et l'allure.

Mais les douleurs dues aux chaussures trop neuves m'avaient vite ramenée à des choses plus terre à terre.

Les jours suivants, il y avait eu le chemin, le chemin encore, le chemin toujours. J'avais dû lentement l'appriivoiser. Mon embonpoint n'arrangeait pas les choses. Au fil des jours, j'étais vraiment devenue une pèlerine, même si j'ai encore du mal à dire pourquoi j'ai entrepris ce voyage.

Je m'arrêtais dans des *albergues*, toutes semblables, puis le lendemain je repartais et je marchais.

Je l'ai revu quand je suis arrivée au monastère de Zenarruza. Il était là avant moi et revenait avec le frère chargé de l'accueil quand je suis entrée. Je l'ai entendu demander s'il pouvait installer sa tente dans un coin du jardin du monastère. Il semblait n'apprécier que modérément la promiscuité des lieux. Nous étions pourtant peu nombreux et il était le seul

représentant de la gent masculine. Les quelques mots que j'avais entendus me permirent de noter qu'il devait être français. J'en ai eu la confirmation au repas du soir, qu'il prit avec nous et au cours duquel j'appris qu'il était parti d'Hendaye. Tu sais, quand on parle avec d'autres pèlerins, on ne cherche pas à savoir qui ils sont, juste d'où ils sont partis. Mais tu me connais, je suis curieuse et j'ai beaucoup d'imagination. Les quelques mots que nous avons échangés dénotaient un individu qui s'exprimait avec aisance, mais aussi avec une certaine réserve, pour ne pas dire un certain ennui, comme s'il était détaché de ses semblables. Ce détachement lui était-il naturel ou était-il seulement dû au Chemin ?

Au matin, quand je me suis levée, sa tente n'était plus là.

Et j'ai poursuivi le chemin : Bilbao, moderne et travailleuse, avec ses faubourgs peu adaptés à la marche. J'ai quitté le Pays Basque pour entrer en Cantabrie. Mais tous les détails de mon voyage, je te les raconterai plus tard. Revenons à mon pèlerin inconnu.

Je l'ai revu furtivement à Santillana del Mar. Je m'étais arrêtée pour me désaltérer et il est passé devant moi, dédaignant la foule de touristes qui encombraient la petite ville, pressé de retrouver le Chemin. J'étais sûre que c'était un amoureux des grands espaces et de la solitude dans la nature.

J'ai poursuivi ma route et j'approchais de Santiago quand il est réapparu. Il n'était plus seul, mais accompagné d'une jeune femme qui marchait d'un pas vif à ses côtés. Elle devait être d'origine africaine et son allure élégante et fière me faisait penser à ces coureuses de marathon kényanes ou éthiopiennes.

Ils sont passés près de moi sans un regard. Le but de notre voyage était tout près et les vrais et faux pèlerins accouraient en masse. Ils se sont perdus dans la foule.

J'ai accompli toutes les formalités d'arrivée puis, ma *compostela* en poche, je me suis accordé le plaisir d'une vraie chambre d'hôtel. Je me suis offert le luxe d'une longue douche pour évacuer la poussière du chemin et me suis allongée pour profiter d'un repos bien mérité. Dans le tiroir de la table de nuit, un magazine oublié était là. Je l'ai feuilleté et suis tombée sur un article qui parlait d'un écrivain français. La photographie qui l'illustre a attiré mon attention. Elle montrait l'auteur et son épouse. Le visage de l'homme ne me disait rien mais la jeune femme était bien la compagne de mon pèlerin mystérieux...

Et je ne m'étais pas trompée sur ses origines : elle est éthiopienne.

J'ai regardé la photographie avec plus d'attention. C'était bien lui ! On y retrouvait la nonchalance et le regard rêveur du pèlerin sale et mal rasé que j'avais croisé à plusieurs reprises.

J'ai lu l'article de la première à la dernière ligne. Je m'étais bien trompée sur son compte. Quand, durant ce long voyage, je me posais des questions à son sujet, j'hésitais entre deux extrêmes : soit quelqu'un proche de la terre, soit un astronome, les yeux tournés vers les étoiles. En réalité, il était médecin, avait été ambassadeur et, tu ne le croiras pas, il était membre de l'Académie Française ! Je n'en suis pas encore revenue !

Le chemin de Compostelle est une aventure incroyable ; tous les individus disparaissent dans une identité nouvelle : le

pèlerin, un être sans passé, sans autre fonction que de marcher, marcher toujours jusqu'au but ultime.

Mais il n'est plus temps de philosopher, je termine ma lettre, ma chère Trudie, et te donne rendez-vous très vite dans notre restaurant favori près de la Grand Place.

Je t'embrasse,

Mathilde

P.S : Je ne serais pas étonnée qu'Il écrive un livre sur cette aventure.

Martine Cuenca-Dupuy

L'absence

Qui suis-je ?

Personne.

Je suis mort.

A l'intérieur tout du moins. Depuis qu'il est parti, je ne vis plus. Je survis. La joie m'a quitté. Elle a déserté. Ne subsiste en moi qu'un vide absolu. Un désert d'émotions et de sensations. Les jours, les nuits s'enchaînent sans amélioration aucune. La dépression est entrée par effraction. Elle a pris ses quartiers d'hiver. Locataire inexpulsable. Je suis en train de devenir fou à lier. Mes options ? La pendaison ou le rebond. Serais-je courageux, je ferais un joli nœud. Mais je n'ai pas ça en moi. Pas une once de bravoure. Et puis, à cet enfant parti trop tôt, je lui dois bien le cadeau d'une certaine résilience, aussi infime soit-elle.

J'ai croisé un curé encore plus déprimé que moi. C'est dire l'état délabré de notre sainte mère l'église. Entre la baisse de la fréquentation, des vocations et la hausse des scandales et procès en tout genre, les nouvelles ne sont guère réjouissantes. L'humeur est à la morosité. Quelle plus belle légitimité pour un conseiller avisé ? Et c'est de Compostelle dont il m'a parlé, l'abbé.

« Pars, mon fils. Abandonne tout pendant un temps. Va à la rencontre de Dieu sur le Chemin. Invoque son nom, implore-le,

repens-toi et, si ta foi est grande, ton cœur pur, alors tous les miracles te seront possibles ».

Je ne lui ai pas confié que je n'attendais pas moins qu'une résurrection. Lazare, Jésus, Moi. Dans le même bateau. Je suis fou, mais je ne tiens pas à être interné. J'ai donc gardé mes intentions précieusement dans mon intimité. Mais je l'ai entendu. J'ai tout vendu, tout jeté, tout délaissé. L'appartement, le travail abrutissant ainsi que tous les oripeaux d'une vie dépourvue de sens. Je pars léger. Un sac à dos, une tenue de rechange et une paire de baskets. Je veux courir. Je veux souffrir. Seul un chemin de croix pourra me ramener parmi les vivants. Il ne peut en être autrement. Flagellez-moi, tressez-moi une couronne d'épines, caillassez-moi. Mais exaucez-moi.

Les premiers jours sont laborieux. Comme convenu, selon les termes de l'accord, je souffre. Beaucoup. De partout. Je m'abrutis de fatigue. Je peine à arriver et je peine à repartir. Rien ne vient colorer mon quotidien. Je chemine dans une bulle hermétique de ténèbres. Je ne m'arrête pour rien, pour personne. Les autres ne m'intéressent pas. Bonjour, bonsoir. De toute façon, j'avance trop vite pour eux. Se lier est la promesse de morfler. Et j'ai assez morflé pour une vie. Je les vois bien les pèlerins. Ils ont à cœur de parler, de partager. Ils se suivent, se séparent et se retrouvent dans des élans de joie incontrôlables. Ils sont entraînants, enthousiasmants et leur bonheur est tentant. Mais je n'y parviens pas. Attila est passé par là. C'est une terre brûlée qu'il a laissé derrière lui. Une terre dévastée, ravagée et qui ne connaîtra plus l'emportement du printemps. La douleur est mon unique compagne. Celle qui me rappelle que

j'appartiens encore à ce monde. Je n'ai goût à rien sinon à pleurer. Seule nouveauté à recenser. Les jours se suivent, se ressemblent. Le paysage défile sous mes pieds lestés d'une brutale monotonie. Burgos, León, l'agitation des grandes villes ou les plateaux désertiques de la Meseta provoquent le même effet sur moi. Nul. Encéphalogramme plat.

L'arrivée à Compostelle n'apporte pas le miracle espéré. J'erre dans les rues comme une âme en peine. Tout le monde semble heureux et exaucé, sauf moi. La vue de la cathédrale efface pour un temps mes tourments. Ce ne sont pas des litres de sueur que j'ai laissés sur le chemin mais des torrents de larmes. Au moins aurais-je renoué avec mes émotions, aussi funestes soient-elles. Une brèche s'est entrouverte. Offrande d'un autre temps du brave Roland ?

Telle la banquise, je dérive. J'atterris chez « L'Alchimiste ». Veillée au coin de feu. L'hôte ne me quitte pas des yeux. Il parle d'ombre, de lumière, d'or alchimique, de transmutation et de vie éternelle. Mon oreille se dresse. Transmutation ? Synonyme de résurrection ? A la fin de la terre, il y a des rites à accomplir pour que, de la mort, ressurgisse une étincelle de vie. Son regard intense me foudroie quand il proclame : « Écoute ton cœur, cela suffit ».

Je plonge dans un abîme de souffrance d'une intensité folle, d'une violence inouïe. Je suis assailli de toute part. Mes peurs, mes angoisses ne connaissent plus aucune entrave. Les digues ont lâché, la brèche a explosé et les forces de l'ombre déferlent en moi sans retenue. Il n'y a plus d'échappatoire. Je me sens

aspiré par un gouffre intérieur où l'effroi est roi. Je suis terrifié. A quoi bon continuer à vivre avec un tel fardeau de misère ? Pourquoi poursuivre cette lutte inutile ? J'étouffe, je transpire, je me décompose, je m'effondre. La nuit noire de mon âme. Acculé, accablé par ce cauchemar sans fin, j'accepte de lâcher, d'en terminer. Je dépose les armes. Je m'incline. Je me rends. Finissons-en.

Je me réveille délesté d'un poids devenu trop lourd pour moi. Quelque chose s'est apaisé. Je ne cours plus. La crasse s'est dissipée. La beauté s'imisce par tous les pores de ma peau. La brise matinale qui accompagne mes pas me caresse le visage avec douceur. Le chant soyeux des oiseaux m'est devenu précieux. Compostelle atteint, le pèlerin s'est évanoui. La mer interrompt ma pérégrination. Je brûle mes vêtements de pénitent pour m'offrir à elle dans mon plus simple appareil. Immergé en son sein, je réalise que la mort n'est pas le pendant de la vie mais celui de la naissance. Je renais à chaque instant. Miracle permanent. Depuis la nuit des temps, la vie s'écoule librement.

Le regard tourné vers l'ouest, j'allume un bâtonnet d'encens. Au moment précis où celui-ci achève de se consumer, l'astre solaire disparaît à l'horizon et, du tréfonds de mon être, résonne un rire familial. Un rire cristallin d'enfant, sonore et joyeux. Je me suis leurré. Cette précieuse connexion n'a pas été interrompue. Le fil jamais distendu.

Il est revenu.

Sébastien Sauleau

Paisible

Il rentrait d'un voyage lointain
Dans son sac, peintures, dessins.
Souvenirs d'instant magnifiques
Et aussi d'endroits idylliques.
Pourtant, il n'en n'avait pas fini...

Cet homme simple et joyeux était choisi.

Buvant à la fontaine d'un village,
Il fut bousculé par une petite sauvage.
- Je ne veux plus aller à l'hôpital, je pars.
- En chaussons ? Pas habillée ? Mais il est tard !
Une femme en colère arrive en criant :
- Que faites-vous avec mon enfant ?
- Votre fille m'a heurté alors que je buvais,
Cette petite partait et vous quittait.

- Maëlle a un cancer au cerveau,
Vivement des traitements nouveaux.
Au centre elle ne veut plus aller,
Merci de l'avoir arrêtée.

Paisible repart, bouleversé.
Si jeune, déjà malade... Insensé !
Cette maman n'en peut plus, fatiguée.
Ne sait plus que faire, il faut l'aider !
Comment sauver cette petite vie ?
De tout son cœur, il en a envie.

Chemin faisant, une église... une idée.
Pour Maëlle, la guérison il a demandé.
Pourtant Paisible, de l'église, ne sait rien.
Un élan généreux lui a pris la main.
A la mère de tous, il veut offrir
Ce qu'il possède, ses trésors, ses plaisirs.

A son retour, dans son sac, disparues ses créations
Perdus dessins, peintures. Une prémonition ?
Les mois passent, le crabe vient de céder,
De nouveaux médicaments ont gagné.
Maëlle est sauvée, oui, elle vivra !
Une vie en échange de quoi ?
Peintures, dessins, ce n'est rien.
Remerciez, qui ? Vous le savez bien.

Arrivent de beaux jours irrésistibles.
Un pas... un pèlerin passe... Paisible ?
Appelez-le, qu'il ne reste pas dehors
Ce pèlerin au cœur d'or.

Jean-Claude Sauvanet

La musique de la Dame de Paris

Là, devant lui, sur le présentoir à journaux du bar d'Hornillos del Camino, au cœur de la Castille, à la une d'*El País*, ces mots barrent en grosses lettres noires la photo pleine page d'une grande église en flammes :

20 horas 05 : Nuestra Señora de Paris devastada por las llamas

Il reste sans voix, tétanisé. Il tangué sur ses jambes, qui sont lourdes des vingt kilomètres abattus depuis tôt le matin dans la poussière du *Camino Francés*.

Son sac à dos, soudain, pèse des tonnes.

Pas de doute possible : cette longue toiture rougeoyante qui a perdu sa couverture et qui laisse apparaître une charpente dévorée par les flammes, ces deux tours jumelles qui émergent au milieu de gigantesques torsades de fumée noire avec, sur le flanc de celle de droite, un pompier minuscule juché au bout d'une immense échelle avec sa lance à incendie dérisoire, c'est bien Notre-Dame de Paris. Notre-Dame en proie aux flammes.

Comme hypnotisé, il s'empare du journal, s'adosse au tronc du vieux platane, se jette fébrilement sur les pages et les photos

qui suivent : l'évidence et le cauchemar s'installent, sans recours possible ni échappatoire.

La tête lui tourne. Le brouhaha joyeux des conversations polyglottes entre les pèlerins qui font la pause ne parvient plus à ses oreilles.

Le journal est daté du 17 avril 2019. C'est un journal du soir. Il calcule que le drame a dû se produire le 15 avril.

Il ferme les yeux, bouleversé. Ses pensées tambourinent dans son crâne.

Sans crier gare, l'une d'elle s'impose et prend autoritairement possession de sa mémoire.

Un souvenir très ancien, très enfoui, vient de resurgir.

“Au milieu des années quatre-vingts, chaque dimanche après-midi sur le coup de dix-sept heures, il était possible d'assister à un concert d'orgue dans la cathédrale.

Le concert était gratuit, l'assistance toujours nombreuse et attentive. Il permettait d'offrir un accès à la musique non enregistrée à des personnes qui en était ordinairement privées.

Le principe de ces concerts hebdomadaires était original : chaque dimanche un organiste nouveau était invité. Le plus souvent jeune, il / elle venait d'un conservatoire français ou d'un pays étranger et, dans ce dernier cas, accomplissait un « tour du monde » des grandes orgues et des grands organistes professeurs.

A l'époque, le titulaire de l'orgue s'appelait Pierre Cochereau. C'est lui qui avait initié ces rencontres musicales internationales.

Ce dimanche-là, c'était l'hiver. Un de ces après-midi gris de novembre où, après le thé et le chocolat du goûter, le temps devient flottant.

J'ai senti qu'il fallait réagir et j'ai proposé à ma petite famille d'aller écouter jouer l'orgue de Notre-Dame de Paris.

L'organiste du jour était un jeune Japonais, sans doute très amoureux de l'Europe et, plus encore, de la musique française.

Le jeune Japonais improvisa d'abord sur un thème de Louis Vierne. Une sorte de devoir obligé. Puis son improvisation dériva vers une musique très personnelle qui ne cacha guère longtemps son but : faire entendre le Grand Jeu, faire donner et résonner toute la puissance du grand Cavaillé-Coll dans une registration originale et secrète.

Je m'en souviens comme si c'était hier : nous étions placés au milieu de la nef. Le son nous arrivait avec toute sa richesse, toute sa force, toute sa beauté. Les graves profonds produits par le grand tuyau de trente-deux pieds résonnaient dans nos poitrines.

Les enfants étaient stupéfaits. J'avais atteint mon but.

En seconde partie, le jeune organiste joua le Prélude, Fugue et Variation de César Franck. Une musique romantique et planante, magnifique. Une découverte éblouie, comme on en fait quelque fois au détour d'une émission de radio, quand on a de la chance.

Quelques jours plus tard, j'achetais le vinyle à la FNAC.

De retour à la maison, sans rien dire à personne, je mis le disque sur la platine et attendis.

Mathilde, ma fille de quatre ans, jouait avec ses poupées sur le tapis du salon.

Elle se figea instantanément et, de sa petite voix flûtée, elle dit : « c'est la musique de la Dame de Paris »”.

Un tourbillon de vent secoue les feuilles du platane au-dessus de lui.

Il redescend violemment sur terre. Il frissonne.

Dix bons kilomètres le séparent encore de la fin de l'étape qu'il a programmée à l'*Albergue Municipal* d'Hontanas.

Il balance son sac sur ses épaules et se remet en route en hâtant le pas.

Dans sa tête, cette interrogation lancinante : qu'est-il advenu du Grand Orgue ?

Marc Veyret

QUELQUES MOTS...

...SUR L'ASSOCIATION

Compostelle 2000, une association dynamique au service du pèlerin marcheur en Ile-de-France.

Créée à Paris en 1998, Compostelle 2000 apporte aide, conseils, temps d'échanges aux pèlerins/marcheurs en partance pour Saint-Jacques de Compostelle et à leur retour.

Depuis sa fondation, plus de 5 000 pèlerins/marcheurs ou sympathisants ont été membres de l'association. Compostelle 2000 compte près de 450 adhérents, originaires pour la plupart de la Région Ile-de-France.

Compostelle 2000, c'est surtout :

- Un accueil personnalisé au siège de l'association 11 rue Hermel Paris 18, tous les jours ouvrables de l'année, par une équipe de bénévoles ayant effectué le Chemin.
- Le balisage du Chemin de Compostelle en Ile-de-France.
- Un accompagnement pour les personnes à mobilité réduite (P.M.R.). Le quatrième pèlerinage encadré par l'association, en cours depuis 2017, conduit 5 PMR du Mont Saint-Michel à Santiago par le Camino del Norte.

Compostelle 2000, c'est aussi :

- De nombreuses activités permettant au futur pèlerin de se préparer : marches, ateliers *Avant Chemin* et *Sac à dos*, cours d'espagnol...
- Un accompagnement du pèlerin au départ de Paris lors de sa première étape.
- Un prolongement de l'expérience du Chemin avec, au retour, des week-ends de réflexion et de partage, et de nombreux ateliers : écriture, peinture, photos...
- Des rencontres thématiques et des conférences co-organisées au *Forum 104*.
- La publication de guides en lien avec des associations voisines.

Compostelle 2000

11 rue Hermel, 75018 Paris

Tél : 01 43 20 71 66

e-mail : compostelle2000@orange.fr

Site Internet : www.compostelle2000.org